

famine menace, plus que jamais, en Angleterre, et la situation de l'Irlande s'aggrave, chaque jour, par la déplorable certitude qu'on acquiert des mauvais résultats de la récolte des pommes de terre. La disette semble imminente. A Londres, on s'alarme à bon droit de cette perspective; car il est du devoir du gouvernement d'en prévenir les effets. Que tentera-t-il? On assure que sir Robert Peel s'est déterminé à convoquer le Parlement et à lui demander un crédit de trois millions, dans le but de donner du travail aux masses inoccupées de la population Irlandaise et de leur fournir ainsi des moyens d'existence. Ce serait, nous l'avouons, une sage mesure, mais il est douteux que l'Irlande l'accepte sans réserve.

Les chefs du rappel se sont prononcés à cet égard, le 9 novembre, dans la séance hebdomadaire de leur association.

« L'intervention spéciale de la Providence, a dit M. Smith O'Brien, peut seule détourner les calamités qui planent sur l'Irlande. J'espère que le caractère irlandais se soutiendra dans cette lutte effrayante, et surtout que, quelque chose qu'il arrive, nous ne mendierons pas la charité des Anglais. Il y a encore en Irlande de quoi nourrir la population; et si les vivres nous manquaient, je le répète, je compte que pas un Irlandais ne tendrait la main à l'Angleterre.

C'est de la législature que l'Irlande, à ajouté l'orateur, attend satisfaction pour ses intérêts. Elle demande que la propriété soit taxée, pour soulager le peuple. L'Angleterre y consentira-t-elle? Question bien grave, et qu'elle hésitera à résoudre, malgré ses embarras extérieurs, contre lesquels elle peut avoir besoin du concours des Irlandais. Ces embarras, M. O'Brien les a exposés avec énergie, avec exagération peut-être, en ce qui concerne la France. Nulle part, il ne voit d'allié pour l'Angleterre, et notre attitude armée peut lui en imposer.

« Quand Louis-Philippe ne sera plus, a ajouté l'orateur, un prince ambitieux ne pourrait pas établir sa dynastie avec plus de fermeté dans les cours, et les affections du peuple français qu'en faisant la guerre à l'Angleterre.»

Or, suivant M. O'Brien, dont nous ne cherchons point à contrôler l'opinion; elle ne pourrait lutter seule contre cette éventualité. Il lui faudrait l'assistance de l'Irlande. « Il est de l'intérêt de l'Angleterre, a-t-il dit en finissant, de se concilier l'affection de l'Irlande.» Les Anglais voudront-ils le comprendre ainsi?

Les trois personnages, dont il est question pour gouverneur général, sont le comte de St-Germain, le comte de Clarendon et lord Morpeth. Les deux derniers surtout sont des hommes qui appartiennent à une école politique très libérale.

En France, le vieux maréchal Soult a abandonné le portefeuille du ministère de la guerre, tout en gardant la présidence du conseil. A sa place est nommé M. le lieu-

tenant-général Moline de St-Yon, et sous-secrétaire d'état de ce département, M. le baron Martineau des Chesnez, qui en était secrétaire-général. Voici ce que dit un journal, au sujet de ces nominations :

**DU REPLÂTRAGE MINISTÉRIEL.** — Ce n'est là ni du gouvernement constitutionnel, ni du gouvernement absolu, c'est du gouvernement d'intrigue, d'expédients, de coterie. C'est une déclaration officielle de l'impuissance du cabinet; la constatation de l'impossibilité de gouverner selon les lois régulières de la puissance exécutive. Le coup, cette fois, est d'autant plus dangereux que le ministère lui-même se l'est porté de ses propres mains. Il a trahi l'anarchie qui régnait dans son sein et l'isolement sans exemple dans lequel il se trouve placé au dehors. Ajoutons à cela les atteintes portées à son autorité par les hardiesses impudiques du maréchal Bugeaud, la misérable situation où il a mis les affaires, les embarras de toute espèce qui l'attendent devant les chambres, et terminons par la conclusion que nous avons déjà exprimée plusieurs fois : Le ministère est encore debout, mais il n'est même plus besoin de le pousser, il va tomber, car il est mort.

En Algérie, le maréchal Bugeaud poursuit Abd-el-Kader avec acharnement, et a déjà vengé, sur ses partisans, les désastres récents. Dans un engagement, les Arabes ont perdu 200 hommes, 10,000 moutons, un millier de bœufs, et 150 chameaux. Le butin, d'ailleurs, a été considérable.

Toute la société anglaise, avant le départ du *Steamer*, venait d'être mise en grand émoi, par la disparition subite d'une jeune fille appartenant à la haute aristocratie, Lady Adela Villiers, fille cadette du Comte de Jersey. Elle s'est mystérieusement enfuie de Brighton avec un petit paquet à la main; vingt-trois heures après elle épousait à Gretna-Green le Capitaine Ibbetson, du 11<sup>ème</sup> Hussards, régiment du Prince Albert. L'héroïne de l'aventure compte à peine 17 ans, et le Capitaine en a 27. Nous donnons à nos lecteurs, et plus encore pour nos lectrices les détails que nous trouvons dans les journaux anglais sur cet événement:—

« On sait maintenant que la jeune et belle Adela Villiers, la plus jeune fille du comte et de la comtesse de Jersey, s'est rendue à Londres, Newcastle, Carlisle et Gretna-Green. Le capitaine Frédéric Villiers, qui s'était mis à la poursuite de sa sœur, en arrivant à Gretna-Green, a appris que le jeudi dans l'après-midi, un mariage avait été célébré à Gretna entre le capitaine Charles Parke Ibbetson et lady Adela-Coriande-Marie Villiers. Le mariage était célébré 23 heures après le départ des fugitifs de Brighton. Après la cérémonie, les époux se sont rendus à Edimbourg. Le capitaine Ibbetson est depuis 1843 capitaine au régiment du 11<sup>ème</sup> hussards, qui est le régiment du Prince Albert. Le capitaine Frédéric Villiers s'est empressé de reporter à ses père et mère les renseignements qui lui avaient été donnés à Gretna.

On dit que lady Adela et le capitaine s'étaient vus pour la première fois à Almack, dans la dernière saison.

Cette affaire a produit une vive sensation dans tous les cercles-fashionables.

Le comte de Jersey a reçu du commandant en chef une lettre dans laquelle ce dernier fait Péloge du caractère du capitaine Ibbetson. Lady Adela Villiers a 17 ans, le capitaine en a 27. Le capitaine profite d'un congé qui doit expirer le 14, et va alors rejoindre son régiment, qui est en Irlande. Le capitaine demeurait seul avec sa

mère, à peu de distance de la résidence de la famille de Jersey. Lady Adela était restée seule avec son père au moment où elle a pris la fuite: elle a saisi un prétexte pour quitter la chambre où elle était avec son père, et lorsque le moment est venu de se mettre à table, le comte ne voyant pas venir sa fille, l'a fait chercher: elle était partie!

Il est à remarquer que la grand-mère maternelle de lady Adela Villiers s'était elle-même enfuie avec son mari, le feu comte de Westmoreland, en 1782; M. Child, riche banquier, père de la dame, s'était attaché à sa poursuite, allait l'atteindre, lorsque le comte de Westmoreland tira un coup de pistolet sur l'un des chevaux de M. Child qui s'abatit; il en résulta une confusion qu'il mit à profit, et le mariage était célébré à Gretna-Green, lorsque M. Child arriva.

Lorsque les deux futurs époux le capitaine Ibbetson et lady Adela Villiers sont arrivés à deux heures et demie à Gretna-Hall, le forgeron qui marie présidait un banquet auquel assistaient de nombreux ingénieurs qui font des tracés en ce pays. Un message secret ayant été remis au président, il se leva brusquement de table et monta au salon où l'attendaient ses deux visiteurs. Interrogé par le capitaine, qui demanda s'il célébrait des mariages, le forgeron déclara qu'il était dans l'habitude de le faire depuis bien des années, et qu'il exécuterait, à moins qu'il n'en fût empêché par lord Brougham, qui, l'année dernière, avait tenté de s'attaquer à son privilège. Boniface ayant demandé la permission de se retirer quelques instans, reparut bientôt en costume.

Lady Adela Villiers, interrogée sur ses prénoms éprouva quelque embarras; le prince de Capoue, dit le forgeron, a été marié par mon ministère; il il avait une kirdelle de seize prénoms, il ne se rappela que la moitié, ce qui l'empêcha pas de le marier.

Les postillons de Carlisle, qui ont l'habitude de servir de témoins dans cette occasion (c'est leur privilège), furent mandés au salon. Les deux futurs déclarèrent qu'ils étaient célibataires tous deux, et qu'ils étaient venus à Gretna librement et spontanément sans aucune contrainte. Boniface se tournant vers le capitaine: « Prenez-vous cette femme pour votre femme légitime?— Oui. » Boniface reprenant: « Vous la prenez pour vivre suivant les commandemens de Dieu dans le saint état du mariage. Vous promettez de l'aimer et la secourir, de la chérir en santé comme en maladie, et négligeant toutes autres femmes de lui rester fidèle tant que vous vivrez tous deux? »

Le capitaine prêta ce serment avec le plus grand empressement et fit une protestation des plus vives à lady Adela Villiers.

Lady Adela ayant fait des réponses et promesses identiques, le capitaine passa l'anneau du mariage au doigt de lady Adela, et Boniface dit d'un ton solennel: « Attendez que cet honneur et cette femme ont consenti devant Dieu et les témoins à être mari et femme, en recevant cet anneau, je déclare qu'ils sont unis en la présence de Dieu et des témoins.

Il a été dressé acte du dit mariage sous cette rubrique et sur feuille imprimée: Royaume d'Écosse; comté de Dumfries, paroisse de Gretna, Certillon: à tous ceux qui les présentes verront, que Charles Parke Ibbetson; de la paroisse de Saint-Pancras, à Londres, comté de Middlesex, et Adela Corianda Villiers, de la paroisse de Saint-Georges à Londres, comté de Middlesex, ici présents et déclarant être tous deux célibataires, ont été unis aujourd'hui conformément aux lois de l'Église d'Angleterre et aux lois de l'Écosse. Dont acte, à Gretna-Hall, ce 6 novembre 1845. Suivent les signatures; C. P. Ibbetson, Adela Villiers. Célébré par J. Linton; témoins: James Linton, Robert Copley.

La signature du capitaine était tracée d'une main ferme, et celle de lady Adela d'une écriture très fine.

Après la cérémonie, Boniface a fait prendre quelque rafraîchissement aux époux. Le capitaine a acquitté tous les frais, et à quatre heures les époux repartaient pour Edimbourg.

Les ingénieurs, que la brusque sortie de Boniface avait étonnés, s'étaient concertés pour voir les époux à leur sortie. Lorsque la chaîne de poste a passé devant eux, ils ont salué les époux par trois salves d'applaudissemens.